Triel, Mémoire & Histoire

L'association historique de Triel

Cahier n°14 Septembre 2022

Pissefontaine - Triel (S.-et-O.)

Rue de la Platrière

Dans ce numéro 14

3 – Éditorial - Découvrir et partager notre histoire.

4 – Souvenirs de Mme Godet, bouchère à Triel de 1953 à 1973.

7 – La Seine, tranquille et impétueuse.

9 – Grandeur et décadence de la langue française.

16 – Les 50 ans de scène-passion des Comédiens de la Tour.

18 – Des galères aux bagnes, un fil rouge... sang.

19 – Amour Quijoux, un maire entreprenant.

20 – Une centenaire parmi nous : Denise Bréant.

22 – Visite de la maison d'Émile Zola et du musée Dreyfus.

23 – Participation TMH aux activités locales.

Le puits de l'impasse du Perray.

21 mai 2022 : Une balade découverte de Triel avec TMH et Triel Rando Nature.

19 septembre 2022 : Le groupe *intergénérationnel* à la découverte de l'Hautil avec TMH et Bien vivre à l'Hautil.

Septembre 2021, le stand TMH au Forum des associations, de g. à d. : Françoise Del Rio, Danièle Houllemare, Florence Paillet, Françoise et Jean-Claude Desmonts, Jean-Pierre Houllemare.

Éditorial

Découvrir et partager notre histoire

L'an dernier, je vous proposais comme consigne « tous ensemble, chacun chez soi », afin de caractériser notre action tout au long de la période 2020/2021. Heureusement, nous sommes sortis de ce temps de protection indispensable et nous voilà prêts à reprendre nos activités avec enthousiasme pour certains et quelques freins pour d'autres…

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nouveau à notre fidèle public de nouvelles conférences /expositions.
Il a pu apprécier la qualité des informations mises à sa disposition avec « *La Seine tranquille et impétueuse* » qui portait une attention particulière aux risques naturels encourus, dans les zones d'habitat.
À l'évocation *« Des galères aux bagnes, un fil rouge sang* » il a été choqué par le traitement inhumain des tortionnaires, responsables des lieux d'internement.

Comme chaque année, nous avons développé le côté éclectique de nos centres d'intérêt en retraçant les souvenirs de Madame Godet, bouchère, à partir de 1953, au 137 rue Paul Doumer. L'évocation du mandat de Maire de M. Quijoux de 1989 à 2001, personnage entreprenant, nous a ramené à une période encore vive dans nos mémoires. L'hommage à Mademoiselle Bréant, nous a permis de revoir le parcours d'une enseignante, dans la deuxième moitié du XXème siècle. Elle est devenue centenaire au cours du mois de juin dernier !
Sans oublier *Les Comédiens de la Tour* qui fêtent, eux, les cinquante ans de leur troupe cette année.

Par ailleurs, les Journées du Patrimoine 2021 ont été animées par les jeunes élus au Conseil Municipal Juniors. Ils ont arpenté nos rues dans le cadre d'un *géo-catching*, alors que des Triellois s'intéressaient, en compagnie de *Triel-Rando-Nature* à notre parcours de découverte, avec notamment le quartier de Pissefontaine qui se découvrait à ses visiteurs.

Nous nous sommes aussi intéressés à l'évolution de la langue française, vaste débat ! Et il nous faut encore évoquer les expositions à la bibliothèque, notre participation au salon du sport et du bien-être, et à celui du livre.
Nous pouvons affirmer ici notre volonté d'animer notre ville, en s'adressant à toutes et tous, avec un objectif : découvrir et partager notre histoire. Notre prochain livre sur l'église Saint-Martin y participera pleinement…

Une nouvelle tâche nous a été attribuée avec l'admission de notre association au conseil d'administration de la fédération des cercles historiques des Yvelines. Nous sommes heureux de pouvoir agir au sein de cette institution.

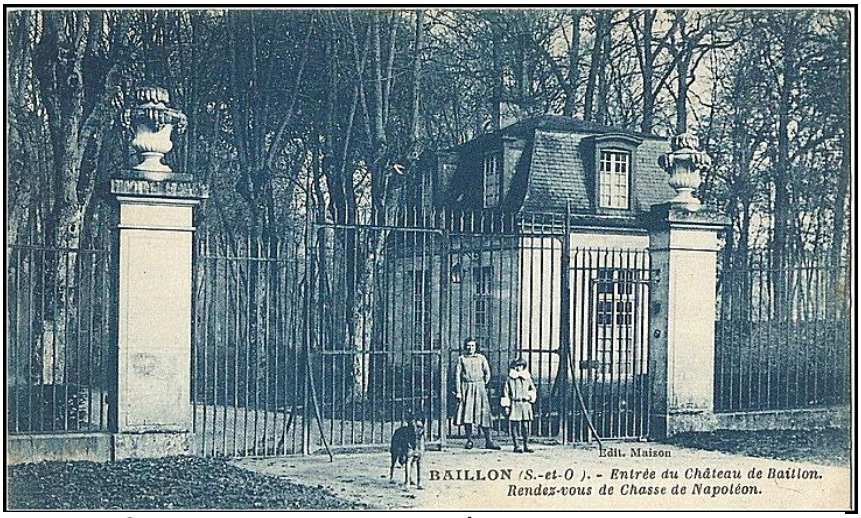
Bonne lecture ! Bel été ! Rendez-vous au Forum des Associations…
Très cordialement.

Danièle Houllemare
Présidente de TMH

Mémoires vives

Souvenirs de Madame Godet, bouchère à Triel de 1953 à 1973

Entretien de Florence Paillet et Françoise Le Riboteur-Camut avec Mme Godet, 94 ans, en sa demeure, à Triel, en juillet 2016.



« Sur la carte postale ci-dessus c'est moi à l'âge de 6-7 ans avec maman et notre chien devant le portail. »

Je suis née, le 19 juillet 1922, à Baillon, petit village dépendant d'Asnières-sur-Oise, à la lisière de la forêt de Chantilly.
Mon père était garde forestier, garde-chasse et jardinier pour le compte du propriétaire de l'ancien rendez-vous de chasse de Napoléon, le château de Baillon[1], une famille américaine, ayant fait fortune dans le commerce des peaux. Ma mère ne travaillait pas. Nous logions, grands-parents compris, dans la maison du jardinier situé à l'entrée du parc.

Je vois très bien, les jours de réception au château, mon père habillé de sa livrée, ouvrir les deux battants de cette lourde porte et accueillir et guider les invités de Monsieur Santiago Soulas, une rue de Baillon porte ce nom. Cette tenue n'était heureusement portée qu'en certaines occasions. Le château était magnifique et avait tout le confort moderne de l'époque. Il possédait de grandes serres remplies d'orchidées. En tant que gardien, nous étions logés au rendez-vous de chasse de Napoléon. Nous avions le chauffage central, l'électricité, l'eau et le téléphone. C'était un luxe pour nous, mais la maison n'avait pas de salle de bain, nous utilisions celle d'une dépendance.

J'allais à l'école du village. La classe unique accueillait les enfants, plus de trente, de 5 à 12 ans, garçons et filles assis sur les mêmes bancs.

La plume Sergent-Major est la plus connue pour l'écriture et le dessin. Inventée en 1881, elle est utilisée dans les écoles françaises pour l'apprentissage de l'écriture à la fin du XIXe siècle et jusqu'aux années 1970.

Nous devions fournir les fagots de bois pour alimenter le poêle de la salle. Le matin, dès notre arrivée, nous cassions le bois et préparions le tas pour la journée. Ensuite on faisait le ménage et on remplissait les encriers car on écrivait à la plume Sergent Major ou à la plume Ronde.
Je me souviens d'une anecdote au sujet de l'encre. Les toilettes de l'école étaient à la turc et un jour, plus de lumière. Dans le noir, j'ai glissé et mes pieds se sont retrouvés dans le trou. Arrivée dans la classe, l'institutrice a demandé à une élève de

m'aider à essuyer mes chaussures. Le soir, à la maison, Maman me dit : « qu'est-il arrivé à tes chaussettes, elles sont toutes violettes ». Ma copine avait utilisé le chiffon qui servait à nettoyer les encriers.
En 1934, nous sommes partis vivre à Maffliers dans le Val d'Oise actuel. J'y suis restée de 12 à 18 ans. Papa était devenu le garde-chasse et le jardinier d'un avoué. Il entretenait et surveillait le grand domaine forestier du château. Nous habitions au milieu des bois, une maison sans eau, ni électricité, ni gaz. Les toilettes étaient au fond du jardin.
En 1940, l'employeur de Papa a décidé de nous loger dans le centre du village ce qui a facilité mes déplacements. En effet, je devais prendre des cours de comptabilité à Paris et devait me rendre en vélo à la gare située à 3 Km.
Et c'est ainsi, à bicyclette, que j'ai rencontré mon futur mari. Paul Godet était commis boucher à Presles. Il faisait toutes ses livraisons à vélo et ne se gênait pas pour me donner des frayeurs, sa *bécane* n'avait pas de lumière et la nuit on ne voyait pas grand-chose.
Nous nous sommes mariés en 1943 et avons eu notre fils Michel, en 1946. C'est aussi cette année-là, que nous avons acheté notre premier commerce de boucherie à Beauchamps, nous avions confié notre enfant à ma mère, je n'avais pas beaucoup de temps pour m'en occuper. Après cinq ans d'exercice, nous avons décidé de prendre un commerce et un logement plus important. Mon papa était décédé et je ne voulais pas laisser ma maman seule. On nous a indiqué un fond à vendre à Triel.
Nous avons, donc, acheté en 1953, la Boucherie Centrale, au 137 rue Paul Doumer, à Monsieur Nain, un gaillard de deux mètres de haut et pesant plus de cent vingt kilos ! Le numéro de téléphone était le 91. La boutique n'avait pas de vitrine, elle était ouverte sur la rue. De chaque côté de la porte à deux battants, des caissons renfermaient les grilles que l'on tirait le soir. À l'intérieur, les murs étaient en marbre. À droite, une caisse fermée avec un portillon en bois, un miroir et le froid et les courants d'air tout l'hiver, à gauche, l'étal, au fond les frigos.
Nous avons laissé la boucherie tel que trouvée, ce sont nos successeurs qui l'ont rénovée et transformée.
La photo, ci-contre, a été prise le Vendredi Saint de l'année 1953. Il est de tradition, dans notre métier, d'exposer ce jour-là, jour de fermeture exceptionnelle, notre marchandise. Ici, on voit les carcasses d'un bœuf, de deux veaux et de moutons.
À l'époque, Triel comptait de nombreux commerces rue Paul Doumer. Je me souviens de l'épicerie et fruits de chez Laurent au 188, à côté de la Société Générale ou de Vedel au 141, en face ou de la Maison Bleue au 204 ; en charcuterie de Boudet au 161 et de Toury à l'enseigne du Cochon Rose au 180.
Nous avions de bonnes relations avec nos confrères de la rue Paul Doumer : M. Cassen au 156, M. Charton au 218, qui avait un humour bien à lui, il a répondu à une cliente qui lui demandait du mou pour son chat : « *Il n'est pas encore crevé ?* ». M. Gandoin au 102, M. Noël au 226, ce dernier vendait de la viande de cheval.

M. et Mme Godet et leur fils en 1953.

La boucherie était ouverte du mardi au dimanche matin, de 7 heures à 13 heures et de 15 heures à 20 heures, le dimanche de 7 heures à 13 heures. Au début de notre activité, nous emballions la viande dans du papier paille[2] et des feuilles de journaux. Chaque client venait avec son panier, son filet… ...
Les réfrigérateurs étaient peu répandus dans les foyers. On faisait ses courses tous les jours et on commandait sa viande au commis ou en boutique, la veille pour le lendemain.

M. Godet devant sa « Boucherie Centrale » au 137 rue Paul Doumer à Triel-sur-Seine.

Nous assurions un service de livraisons journalier, même le dimanche, sans minimum d'achats, jusqu'à l'Hautil, Vaux, Boisemont, ... Les commis

ou moi, si besoin, livrions les clients. Un jour, en livraison sur Verneuil, à vélo porteur avec le panier chargé et sans frein, il fallait faire un demi-tour de pédale arrière pour s'arrêter, j'ai croisé le docteur Merveilles, à vélo, lui aussi. Le pont n'avait pas encore été reconstruit et il était plus rapide d'emprunter la passerelle que le bac pour traverser la Seine.
Chaque boucher employait environ deux commis. «Les nôtres» étaient logés et nourris. Nous n'avions pas beaucoup d'intimité car ils devaient passer par chez nous pour rejoindre leur chambre. Les commis respectifs des bouchers Triellois s'entendaient à merveille[3]. Ils organisaient les tournées à leur façon pour se retrouver à une certaine heure chez Jumeau à Pissefontaine. Ils se désaltéraient et jouaient au baby-foot. Leur caisse n'était pas toujours juste, était- ce une des raisons... ?

Pissefontaine. la place Corroyer.

Notre clientèle était composée de particuliers de la région, le week-end de parisiens qui aimaient venir acheter des tripes, moulé dans des terrines. C'était une spécialité de M. Godet. Ce plat nécessitait une cuisson de douze heures, mon mari installait, au sous-sol, la marmite sur un trépied pour la nuit. Il rajoutait aux tripes un pied de veau pour avoir de la gélatine, du calva et vers la fin de la cuisson des carottes. C'est un plat artisanal qui ne se fait plus.

Les commandes, chaque trimestre, tournaient entre les bouchers de la ville et de commerçants. Pour faire son fameux pâté aux lapins, la maison Mallard, rive gauche, venait prendre son « vieux mâle » chez nous, de même pour l'hôtel Bellevue [aujourd'hui situé rue de général Galliéni] et le veau de sa bonne blanquette.
Au début, on ne vendait ni charcuterie, ni volailles. Pour s'approvisionner, le dimanche après-midi, nous allions à Seraincourt, chez un marchand de bestiaux pour choisir les bêtes, des bœufs, qui nous étaient livrées vivants aux abattoirs de Poissy, près du pont d'Achères.
Le lundi, mon mari allait à La Villette pour la triperie, les veaux et les moutons qui eux aussi étaient ramenés vivants à Poissy. Suite aux plaintes des voisins, des immeubles avaient été construits aux abords de cette installation, l'abattoir a été fermé, nous avons dû utiliser celui de Pontoise.
C'est mon mari qui tuait les animaux, le mardi après-midi. Il respectait ses bêtes et ne les faisait pas souffrir. Il donnait aux veaux, pour éviter les cris et avoir de bons ris de veaux, de l'eau et de la farine. Il transportait la viande dans une camionnette, à plat sur un plancher recouvert de zinc avec une bâche par-dessus.
Ensuite, ce mode de locomotion fut interdit et nous avons acheté un van. Les carcasses voyageaient debout, accrochées. Pour décharger, je l'aidais. Il portait sur son dos les bêtes, un veau pèse plus de 50 Kg, et moi j'essayais de les suspendre à des crochets pour les mettre dans le frigo. Que de fous rires et de disputes, ...

Seraincourt.

On travaillait tout le temps, même les jours de fermeture. On ne connaissait ni le mot loisir, ni celui de vacances. Nous avons vendu la boucherie en 1973 à M. Huché et avons pris notre retraite à Triel où je vis encore et je profite bien de ma maison.

---

(1) - Le château de Baillon a eu de nombreux propriétaires dont en 1759 Charles Guillaume Lenormand d'Etiolles, mari de la marquise de Pompadour, en 1786, au prince de Condé, en 1801 à Louis Bonaparte et Hortense de Beauharnais, en 1803 à Napoléon. De nos jours, la propriété appartient au Souverain de l'émirat d'Abu Dhabi, son altesse le Prince Cheikh Khalifa bin Zayed Nahyan. (sources internet , site d'Asnières sur Oise).
(2) - Papier fabriqué à partir de paille cuite avec de la chaux.
(3) - Internet – TMH - Triel d'antan – septembre 2016 - *Gérard Maillet : Pissefontaine, ... la boulangerie pâtisserie, où je me goinfrais de pâtisserie, le matin, avec deux autres apprentis bouchers de Triel. J'étais chez Charton, le boucher, à côté de l'église entre 1965 et fin 1968...*

Conférence

La Seine, tranquille et impétueuse

Par un beau soleil d'automne, nous avons renoué avec le cycle de nos conférences, interrompu par les conséquences de la pandémie du COVID 19. C'est donc sous vérification du *Passe sanitaire* que les nombreuses personnes intéressées par le sujet purent pénétrer dans la Salle Grelbin, fraîchement restaurée. Salle comble en effet, les 80 sièges ayant trouvé preneur ! La conférence pouvait commencer à 15 heures et 15 minutes…

Jean-Claude Desmonts était fin prêt, dans les *startings-blocks* depuis un an, assisté de son épouse Françoise, aux commandes de la présentation audio-visuelle traditionnelle. Les derniers réglages sonores opérés, notre conférencier de l'après-midi se livra à un exposé très structuré, abondamment documenté et notamment axé sur la face cachée de notre fleuve, souvent si serein à Triel mais pouvant devenir terrifiant quand des conditions climatiques exceptionnelles se conjuguent et se traduisent en crues dévastatrices pour les biens et pour les hommes.

Largement orientée sur les risques consécutifs aux débordements du fleuve, l'intervention de Jean-Claude Desmonts fut émaillée de nombreuses références historiques aux crues les plus importantes enregistrées – par des marques innombrables sur les murs et les ponts – puisque l'on décompta au XVIIe siècle 7 phénomènes dont la plus grande crue jamais observée et documentée : celle du 1er mars 1658, à 8,96 mètres ! Au XVIIIe siècle, 19 crues de plus de 5 mètres, dont 4 majeures, supérieures à 7 mètres. Au XIXe siècle, 38 crues – un record – mais une seule très importante en 1802 et au XXe siècle, 26 crues dont celle de 1910, les plus hautes eaux connues après celle de 1658 !

Sans omettre de traiter les différents autres aspects de la vie du fleuve – géographie, navigation, aménagements, barrages et lacs-réservoirs… – notre orateur s'attacha surtout à sensibiliser l'auditoire sur la prise de conscience du risque qui reste toujours à développer, tant les conditions de l'urbanisation francilienne ne peuvent avoir comme conséquences qu'une aggravation de l'impact d'une prochaine crue centennale, dont on ne connaît pas la date, mais dont chacun sait qu'elle se produira…

Prévue le 28 Novembre 2020 la conférence de Jean-Claude Desmonts a été programmée dix mois plus tard.

Salle comble à la conférence *La Seine, tranquille et impétueuse.*

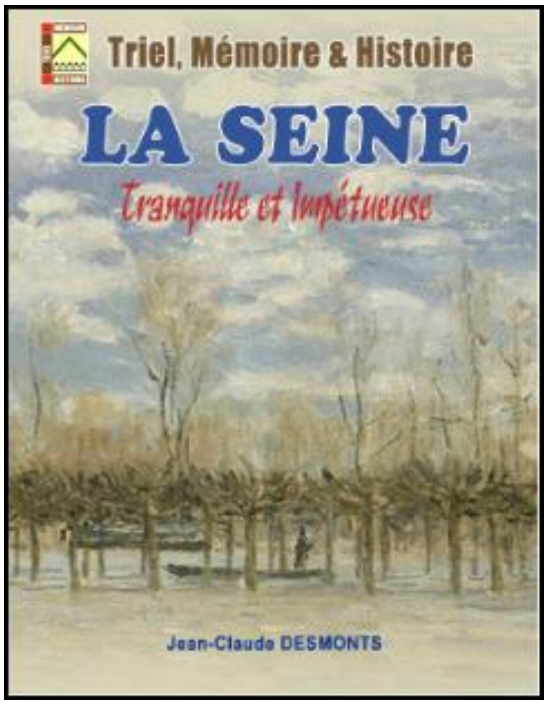
Pour bien marquer les esprits, une vidéo, produite lors de l'exercice EU-SEQUANA 2016, offrait aux spectateurs *sidérés* la vision modélisée des effets de la crue de 1910 sur la région parisienne, en aval de Paris, telle que nous la connaissons aujourd'hui !
Un scénario catastrophe digne des meilleures séries !
Il reste que la pression immobilière et l'artificialisation des sols constituent des facteurs de risques cumulatifs et malgré les efforts menés par les Pouvoirs Publics pour cartographier finement les zones les plus exposées (PPRI[1]) et créer des outils de surveillance comme *Vigicrues*, l'inconscience partagée par un grand nombre de nos concitoyens constitue une véritable *épée de Damoclès* que la déesse Séquana ne cesse d'aiguiser…

Jean-Pierre HOULLEMARE

Les *caprices* d'un fleuve

La Seine nous a toujours renvoyé l'image d'un fleuve tranquille, au courant calme et aux eaux sans ride. Les paysages souvent bucoliques qu'elle traverse, tantôt plaines verdoyantes et boisées, tantôt abruptes falaises crayeuses, ont toujours attiré l'homme par leur beauté et leur sérénité. Mais ne nous fions pas à ses méandres paresseux aux courbes si gracieuses, quasi féminines, car la déesse Séquana, incarnation du fleuve, sait aussi se montrer terrible, monstrueuse et même cruelle ! Dans l'histoire, elle est si souvent sortie de son lit qu'on ne saurait compter ses crues. Elles furent nombreuses, parfois dévastatrices et ont toujours été un fléau pour l'homme…
Cette brochure se veut avant tout historique, relatant les principales inondations – notamment celle de 1910 – et les autres catastrophes dont la Seine fut la cause directe ou indirecte. Mais elle se tourne également vers l'avenir, en évoquant la question de la future crue centennale et les conséquences qu'elle aura sur notre société du XXIe siècle.

(J-C D.)



Cette monographie de la conférence est disponible sur le site de TMH.

1 – PPRI : Plan de Prévention des Risques d'Inondations.

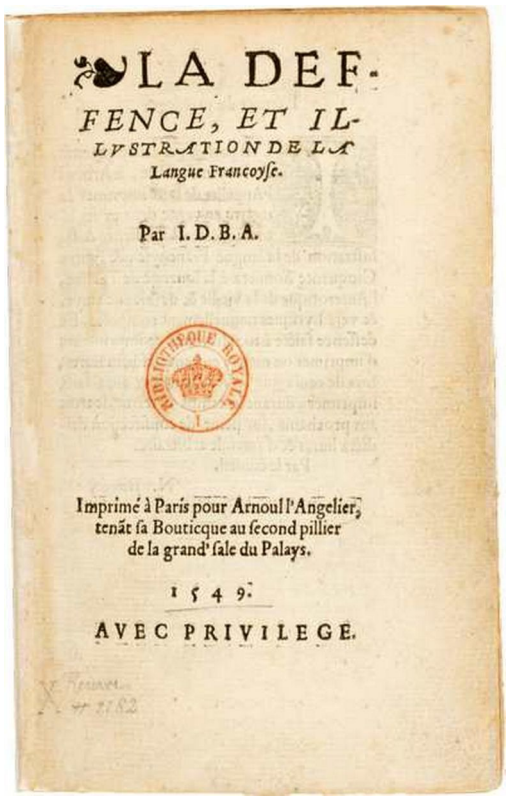
GRANDEUR ET DÉCADENCE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Le français bientôt une langue morte ?

Origines

Le français résulte de mues successives : du latin au gallo romain, puis aux langues d'oïl et d'oc constituant la langue romane (du latin romanus romain) qui donnera l'ancien français, utilisé par exemple dans les Chansons de gestes comme *la Chanson de Roland,* et se dégageant difficilement de la gangue latine.

Mais le latin reste la langue des savants et parfois même des poètes jusqu'à la Renaissance.
En 1539, François Ier par l'ordonnance de Villers-Cotterets, impose le français comme langue officielle du droit et de l'administration à la place du latin, mais en conservant des dialectes accessibles à tous.
En 1549, le poète Du Bellay écrit *La Défense et illustration de la langue française,* incitant, avec les autres poètes de La Pléiade, particulièrement Ronsard, à utiliser le français plutôt que le latin et à l'enrichir. En effet, l'auteur des *Regrets* reconnaît que la langue est pauvre mais qu'elle doit se développer par divers emprunts à des dialectes, à des mots anciens ou techniques ; pour combler ses lacunes, il est conseillé aussi de créer des néologismes en procédant à des dérivations de mots français, latins ou grecs.


LA DEF-
FENCE, ET IL-
LVSTRATION DE LA
Langue Francoyse.

Par I. D. B. A.

Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier, tenãt sa Bouticque au second pillier de la grand' sale du Palays.

1549.

AVEC PRIVILEGE.

La defence et illustration de la langue françoise

Ordonnances

Auec priuilege.

Ordonnance de Villers-Cotterets

C'est au XVIIe siècle que les souverains imposèrent le français qui deviendra le français moderne. Descartes est le premier philosophe à renoncer au latin. Les scientifiques, comme les médecins, qui continuent de pontifier auprès de leurs patients avec leur latin de cuisine sont moqués par Molière. L'Académie Française fondée par Richelieu en 1635 s'employa à nettoyer la langue et à contrôler son évolution, grâce aux recommandations du dictionnaire.
Constatons l'évolution de la langue, papillon qui sort de sa chrysalide :

Extrait de la Chanson de Roland (Fin XIe siècle)

Carles li reis, nostre emperere magnes,
Set anz tuz pleins ad estet en Espaigne :
Tresqu'en la mer cunquist la tere altaigne.
N'i ad castel ki devant lui remaigne ; [1]

Extrait de la Ballade des Pendus de François Villon (XVe siècle)

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous merci,

Extrait des Regrets de Du Bellay (1553-1557)

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Extrait du Misanthrope de Molière (XVIIe siècle)

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,
et vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

Le Français, langue internationale ?

Le français supplante donc progressivement le latin, en particulier dans la rédaction des traités internationaux, lors des relations diplomatiques. La Russie de Pierre le Grand (1672-1725) mais aussi toute l'Europe se tournent vers la France, admirent et copient ses expressions artistiques et font du français une langue internationale. *« Le français était la première langue dans laquelle on avait introduit la notion de normes unifiées »*[2]. La Révolution française provoqua une vague d'émigration d'aristocrates en Russie et contribua également à la mode du français. Certains nobles devinrent précepteurs d'enfants de familles riches. Les guerres napoléoniennes mirent fin à cet engouement.

Pourtant, Raoul Delcorde, ambassadeur de Belgique à Ottawa en 2016 affirme « *Le déclin du français comme langue diplomatique date de la Conférence de Paris, en 1919. Il fut décidé, lors de cette Conférence, d'adopter l'anglais à côté du français comme langue de travail et le traité de Versailles fut rédigé dans les deux langues (mais en cas de divergence, seul le français faisait foi). Cela s'expliquait par la présence de pays non européens à la table des négociations, d'autant que le président américain, Woodrow Wilson, ne parlait pas du tout le français.* »

Mais les Français eux-mêmes étaient-ils si connaisseurs de leur propre langue ? Certes, l'école au XIXe devint gratuite et obligatoire, le service militaire souvent très long les mettait dans le bain linguistique ; cependant les provinciaux restaient attachés à leur dialecte, langue ou patois. Lors de

1 Le roi Charles, notre empereur, le Grand, sept ans tout pleins est resté dans l'Espagne : jusqu'à la mer il a conquis la terre hautaine.

2 Dmitri Petrov, psycholinguiste et traducteur.

la Grande guerre, il fut souvent difficile aux officiers de se faire comprendre car certains termes n'existaient pas dans les patois.[3]
D'aucuns, un français A. Dauzat, dans *Défense de la langue française* et plus surprenant un allemand, M. Molenaar auteur de *L'Universal,* estiment au début du XXe siècle que le français devrait être la langue universelle parce qu'elle est claire, élégante, héritière de la langue internationale du Moyen Âge, le latin.

- Pierre de Coubertin fonde en 1894 le CIO et les premiers jeux olympiques de l'ère moderne eurent lieu en 1896. Déjà les deux langues officielles du CIO sont le français (en premier) et l'anglais. La règle 23 de la Charte Olympique prévoit qu'« *en cas de divergence entre le texte français et le texte anglais de la Charte olympique et de tout autre document du CIO, le texte français fera foi, sauf disposition expresse écrite contraire ».* Mais, la réalité montre que l'anglais depuis 1972 et la langue du pays organisateur sont devenues langues officielles. Le français devient « *, un hommage de plus en plus posthume et lointain à Pierre de Coubertin et sa volonté fondatrice.* »[4]

Qu'en est-il dans les autres institutions internationales ? Il faut encore distinguer langue officielle et langue de travail.

- « *Le français est, outre l'une des six langues officielles des Nations Unies, l'une des deux langues de travail du Secrétariat de l'ONU. C'est aussi la langue officielle de nombre de pays hôtes d'emprises onusiennes, à commencer par la Suisse, qui héberge l'Office des Nations Unies à Genève, mais aussi de nombreuses opérations de maintien de la paix ou de bureaux de pays des Nations Unies. En conséquence, la maîtrise totale ou partielle du français est exigée pour exercer certaines fonctions à l'ONU.* »[5] Mais, dans la pratique, n'est-il pas concurrencé par l'anglais ?
- L'Union européenne compte 24 langues officielles mais trois langues de travail sont principalement utilisées : le français, l'anglais et l'allemand.
- L'anglais et le français (dans cet ordre) sont les langues officielles du Tribunal pénal international,
- Union postale universelle a pour langue officielle, le français ; mais l'anglais a été ajouté en 1994 comme langue de travail.

On constate que, jour après jour, la langue de Shakespeare grignote du terrain dans le domaine international aussi bien politique que commercial.

L'intrusion de l'anglais

Longtemps, des mots anglais furent digérés par le français. C'est ainsi que furent francisés : *packet boat* en *paquebot*, *riding coat* en *redingote*.
Les Anglais ou les Américains faisaient de même : conter fleurette est devenu flirt, loisir a donné leisure, preux proud, tenez, tennis. caddie : de l'ancien français cadet, un garçon chargé de transporter de menus objets
Par la suite, par snobisme ou facilité, chacun a repris des mots à l'autre langue, sans les transformer. Chez les Anglo-Saxons, il était de bon ton d'employer des mots français appartenant au domaine de la gastronomie, de la mode et de l'amour : *amuse-bouche, rendez-vous*, *fiancé* ou *couturier.* Le français a adopté des mots issus du sport : *yacht*, *football* et du monde des affaires : *leader, lobby, business, marketing,*

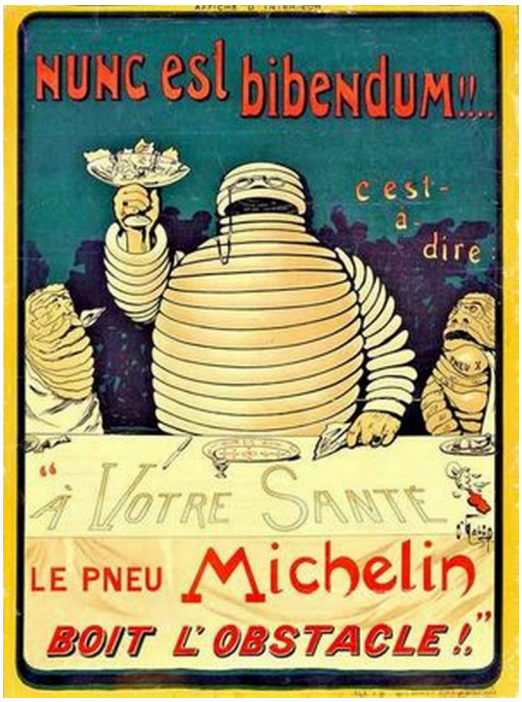
3 *11 novembre: Comment la Grande Guerre a fait du français la langue de la nation.* Interview pour le Figaro de Odiel Roynette par Alice Develey (4/11/2018.)
4 P. Lafayette in site Eurosport 23/02/2014.
5 Site de l'ONU.

Enfin, alors qu'un équivalent français existe, l'anglais prévaut et supplante le mot français : *mail* pour *courriel*, *week end* pour *fin de semaine, gap* pour *écart* etc. Dernier en date le *géocashing* qui est une sorte de rallye.

La domination de l'anglais

Nos cousins canadiens ont résisté à l'envahisseur linguistique au point de refuser de *faire du shopping* mais préférer *magasiner* et dans leur voiture, de s'immobiliser à *arrêt* non à *stop.*
Mais ces derniers temps, la conférence de presse du PDG de Air Canada, avouant qu'il ne parlait pas français, les a scandalisés. D'ailleurs, bien peu maintenant manient les deux langues.
En France même, l'Académie Française s'est récemment insurgée contre la présence de mots anglais sur notre future carte d'identité. Combat d'arrière-garde ?

La publicité fait désormais un usage immodéré de l'anglais dans les slogans, ce qui est d'autant plus regrettable lorsqu'il s'agit de marques phares de l'hexagone : Bouyghes telecom : *we love technology,* Peugeot, *motion and emotion*, occasion Renault, *renew by Renault*. O tempora, ô mores ! Il est loin le temps où Michelin avait conçu un slogan en latin :.



Imaginons ce que pourra écrire un de nos contemporains : « *Après mon burn-out, je vais faire un break dans un resort où je bénéficierai du all inclusive : au cours de mes séances de paddle, yachting ou footing, j'enverrai à mes followers des shootings et je serai liké. Ce sera cool.* »

Auto destruction du français

Le français semble même se saborder.

- **L'écriture inclusive**

L'écriture inclusive consiste à inclure systématiquement le féminin dans la langue française.

- On féminise les mots : madame la maire ; la professeure, l'autrice.
- On supprime le mot homme : les droits de l'homme devient les droits humains
- On supprime la règle de grammaire : le masculin ne l'emporte plus sur le féminin : les hommes et les femmes présentes : on accorde avec le plus proche. Mais alors pourquoi met-on les hommes en premier ?
- On utilise le point médian : certain·e·s, départemental·e·s , intellectuel·le·s
- les parenthèses : certains(es)
- le slash : certains/es

Voici ce que donnerait une chanson de Brassens en écriture inclusive :

Quand il- elle-s sont tout neuf-ve-s,
Qu'il- elle-s sortent de l'œuf,
Du cocon, tou- te-s les jeunes morveux- euse s
Prennent les vieux- vieilles mecs- nanas
Pour des cons- con-ne- s.
Quand il- elle-s sont d'venu-e-s
Des têtes chenues
Des grison-ne-s,
Tous les vieux fourneaux
Prennent les jeunot- te- s
Pour des cons- con-ne- s.

Êtes vous prêt-e-s pour un recyclage ?
L'Académie Française, elle, ne suit plus : « *Devant cette aberration 'inclusive', la langue française se trouve désormais en péril mortel, ce dont notre nation est dès aujourd'hui comptable devant les générations futures.* »
Attendez la leçon n'est pas terminée !

- **Une langue genrée ou pas ?**

  Il est question maintenant des genres. Le latin et le grec comportaient trois genres : masculin, féminin et neutre. Le français en a deux : masculin et féminin, tout au moins en avait deux jusqu'à présent. En effet, il ne faut pas froisser les susceptibilités et le dictionnaire Le Robert introduit un autre genre ou une absence de genre ou plusieurs genres à la fois avec IEL, le « *Pronom personnel sujet de la troisième personne du singulier et du pluriel, employé pour évoquer une personne quel que soit son genre."* Faudra-t-il une grammaire propre aux personnes non-binaires, agenre, de genre neutre, ni homme ni

femme, mi-homme mi-femme, gender queer, gender fluid ? Le wokisme (mot issu de l'anglais) doit, selon Sandrine Rousseau, « *déconstruire* » l'homme. Il faut parler d'*adelphité* et non de sororité, sous prétexte que adelphos en grec signifie à la fois frère et sœur[6], ce qui évite de parler de sexe. Vous me suivez toujours ? On prône la *cancel culture* : le maire de Rouen souhaitait remplacer une statue de Napoléon par celle de Gisèle Halimi. Un racisme inverse se propage : L'UNEF ne voulait pas que des blancs assistent à des « *réunions non mixtes racisées* ».

- **Le langage SMS**

Des façons de parler sont proches des borborygmes de *la Guerre du feu* :
Kestuf qu'est-ce que tu fais ? (France 3)
Des onomatopées : *Waouh* (Auchan)
Rekup (Jardiland)
ou encore plus court : *Jsp* : Je sais pas » ;
Askip : « À ce qu'il paraît », très utile pour faire circuler une rumeur.
Ce langage est lui-même influencé par l'anglais : LOL : « *Laughing Out Loud* , mort de rire, YOLO : « *You only live once.* »[7]

- **La morphologie et la syntaxe simplifiées**

Les enfants sont-ils moins capables d'apprendre l'orthographe ? On désire leur simplifier la tâche.

➢ L'orthographe

Reconnaissons-le : on peut admettre que l'emploi de certains traits d'union manque de logique : *au-dessus et en dessous, portefeuille mais porte-monnaie*.
Difficile aussi d'admettre que des mots d'origine commune aient des orthographes différentes : *chariot, charrette.* On peut considérer que ces modifications, d'ailleurs proposées par l'Académie française, sont légitimes et à la marge.

6 Ce qui est faux : le grec a deux mots : adelphos le frère et adelphè la sœur.
7 On ne vit qu'une fois.

Mais, plus contestable : l'accent circonflexe supprimé sur i et u. : *gout* alors que l'accent sur *goût* est la marque de la disparition du s que l'on retrouve dans *gustatif, déguster*. Les verbes en *-eler ou -eter* se conjuguent sur le modèle de *peler* ou de *acheter.* Font exception à cette règle : *appeler,* j*eter* et leurs composés (y compris *interpele*r). Il y a donc encore des exceptions alors pourquoi en changer ?
Là où l'on écrivait *aiguë,* la nouvelle orthographe autorise aigüe. En outre, le tréma est ajouté dans les mots suivants : argüer, gageüre. Est-ce plus simple ?

- La grammaire

Plus haut, nous avons vu la suppression de la négation : je sais pas. C'est un phénomène courant dans la langue orale ainsi que la disparition du pronom neutre *il* : *Faut travailler.* Nul doute que la même licence se produira à l'écrit.

- Le vocabulaire

Le vocabulaire s'appauvrit et avec lui la pensée : les éléments de langage, ces petites phrases préfabriquées à l'intention particulièrement des médias font florès en politique : « le prêt à parler » suit le prêt à penser. Dans *1984* de Orwell, les personnages parlaient la novlangue. Le vocabulaire y subit un régime amaigrissant draconien : le contraire de *bon* n'est pas *mauvais* mais *nonbon* ou *inbon*.
Des mots disparaissent et d'autres sont à la mode et appréciés des cuistres et pédants de tout poil : *le vivre ensemble, pérenne, lutte citoyenne, champ des possibles, résilience, disruptif, obsolescence.* D'autres sont des néologismes à vertu sociale, politique ou scientifique : *dégagisme, féminicide, possiblement, dans notre ADN.*

Conclusion

Jacqueline de Romilly a passé sa vie à défendre les langues dites mortes pour un maigre résultat. Malgré tous ses efforts, elles disparaissent peu à peu des collèges et des lycées. La préoccupation de nombre de nos compatriotes est non de puiser aux racines de notre langue mais de promouvoir les langues régionales : le basque, l'occitan, le breton ne sont plus seulement des options mais des disciplines à part entière dans un cursus scolaire.
Longtemps, nos anciennes colonies d'Afrique noire ont maintenu l'usage du français. Des personnalités ont fait honneur à cette langue : le poète Léopold Sédar Senghor et, encore de nos jours, son compatriote sénégalais, Mohamed Mbougar Sarr, a reçu le prix Goncourt 2021.
Dans le Maghreb, la prise de distance par rapport au français, langue du colon a été plus rapide et seul l'arabe est devenue la langue officielle. Mais là aussi, des écrivains prestigieux utilisent le français : Tahar ben Jelloun, Yasmina Khadra ; comme le dit Christiane Chaulet Achour en parlant de Kateb Yacine : « *Si la langue a été imposée au petit colonisé à son corps défendant, il n'est devenu écrivain, usant de cette langue, qu'à son corps consentant*. » [8] Le « colonisé » rejoignait ainsi le pied noir Albert Camus dans son amour du français : l'un disait : « *La langue française est notre butin de guerre. »* l'autre: « *Ma patrie, c'est la langue française* ».
Aux Antilles, la langue officielle est le français, illustré par des écrivains célèbres comme Aimé Césaire ou Patrick Chamoiseau. mais la population parle aussi le créole avec lequel se constitue un français régional des Antilles.
Partout, se manifeste une volonté d'indépendance linguistique et identitaire. En 2001, l'Académie africaine des langues promeut les langues autochtones. Sur les 2000, une se détache : le Swahili. L'Alliance Française installée dans cent trente-six pays à travers le monde connaît des difficultés. Dans cette conjoncture, comment empêcher que le français devienne une langue morte ? Pas besoin de mots pour vous dire au revoir ! Un émoji suffit !

Françoise Desmonts

8 Entretien dans le magazine Diacritik le 8 février 2017.

Les 50 ans de scène-passion des Comédiens de la Tour

Une rétrospective très peu nostalgique.

À l'affiche, une conférence était programmée cet après-midi-là avec les Comédiens de la Tour du théâtre Octave Mirbeau, invités par l'association Triel, Mémoire & Histoire pour retracer un demi-siècle de leur histoire.

Mais est-ce vraiment une conférence que ces comédiens amateurs devenus très confirmés après cinquante années de passion, répétitions, labeur et acharnement nous présentèrent ? Nous avons assisté à une mise en scène de leur rétrospective, animée avec brio par quatre personnages passionnés et nostalgiques, se racontant leurs souvenirs qui firent la grande histoire de la troupe. Dans leurs rôles respectifs : Alain Guillon, premier président de l'association, Elisabeth Merly, présidente actuelle, Sylvie Langlois, metteur en scène et trésorière, interviewés par Laurent Viers, tous comédiens évidemment. Ils se donnèrent la réplique pour raconter l'histoire : quelques *acteurs* partis pour une aventure formidable avec des anecdotes à n'en plus finir et de nouveaux projets, mais toujours accompagnés du désir de monter sur les planches et de créer une troupe de théâtre.

Celle-ci commence en 1965, en accord avec la municipalité, avec un projet de création d'une maison de la culture. L'association FMJT, Foyer Municipal des Jeunes de Triel, voit le jour et se rassemble dans les sous-sols de la mairie. Ensuite, ils s'installent au CMJT (Club Municipal des Jeunes de Triel) obtenu à la suite de l'opération dite des *Mille clubs* lancée en 1968 par le ministre de la Jeunesse et des Sports et donnent leurs premières représentations dans la salle paroissiale Jeanne d'Arc dans l'attente de locaux plus appropriés car ceux-ci sont très vétustés. Mais rien ne les arrête, ils se serrent les coudes et toutes les compétences sont requises ; ce sont déjà les prémices d'une troupe qui s'organise autour de ses bricoleurs baptisés quelques années plus tard les *Décomédiens*, techniciens, animateurs, metteurs en scène, acteurs, régisseurs, sans oublier « les cousettes » qui fabriquent les costumes.

En 1970, la première pièce *J'y suis, j'y reste* donne le coup d'envoi. Après l'incendie du CMJT, les comédiens s'installent dans une salle gracieusement prêtée au dernier étage du château de la Tour qui sera leur lieu de répétition et d'atelier pour fabriquer leurs premiers décors, d'où le nom de la troupe : **Les Comédiens de la Tour.** L'association quant à elle verra le jour en janvier 1975 et prendra comme nom Théâtre et Culture à Triel. Mais ils doivent se trouver un lieu de représentation ; on leur prête la salle du gymnase de Triel. En 1978, ils s'installent dans une salle qu'ils doivent entièrement aménager en salle de théâtre, avec le soutien de la municipalité. Comme ils disent : Nous sommes enfin chez nous !

En février 1995, le nouveau théâtre est baptisé **Théâtre Octave Mirbeau** en hommage à cet écrivain et humaniste qui avait choisi d'habiter Triel et y vécut ses dernières années. En 1997, et pour le 80ème anniversaire de sa mort, le spectacle « Autour d'Octave Mirbeau » souhaité par la municipalité y sera donné.

En 1999, la programmation se met en place avec une logistique de carte de vœux, puis d'affiches, les comités de lecture et les castings s'organisent pour monter des pièces de théâtre qui vont s'enchaîner d'années en années ; les représentations passent de deux, à huit ou neuf par an aujourd'hui. Bien évidemment, on ne saurait parler d'une telle passion de la scène sans les spectateurs qui sont toujours fidèles aux rendez-vous de ces comédiens pleins de talent qui proposent un spectacle vivant et varié chaque mois.

À la fin de cette rétrospective, une exposition était présentée pour mettre en image tout le parcours de ces cinquante années de passion. Et ce n'est que partie remise car, n'ayant pu fêter leur anniversaire l'année dernière, les Comédiens vous donnent rendez-vous le week-end du 3, 4 et 5 juin pour un grand spectacle avec plein de surprises.

Christiane Martel

D'après *Les échos de Meulan* n°598 de février 2022

Une table ronde théâtrale.

De g. à d : Laurent Viers, Sylvie Langlois, Jean-Pierre Houllemare, Alain Guillon, premier président de l'association et Elisabeth Merly, l'actuelle présidente.

Samedi 11 décembre 2021, à 15 heures, salle Grelbin, ambiance inhabituelle pour cette conférence qui se voulait conversation et interview des principaux protagonistes de cette belle troupe théâtrale. La « table ronde » du salon était composée de « Babeth », l'actuelle présidente des Comédiens et de l'association Théâtre et culture à Triel, de Sylvie, trésorière, caissière et metteuse en scène, de Laurent qui prêtait sa voix au journaliste et enfin du premier président Alain Guillon, qui porta le projet, du Foyer des Jeunes jusqu'à la compagnie théâtrale. Des sous-sols de la mairie au Château de la Tour, puis au Gymnase de la salle Cadot, devenue bien plus tard l'actuel théâtre Octave Mirbeau.

Alexis et Éloïse interprètent une saynète.

Les échanges de souvenirs commencent, les anecdotes plus savoureuses les unes que les autres ne tardent pas à suivre et les images conservées de ces quelques décennies sont sorties des archives. Une façon amicale de permettre aux nombreux spectateurs présents de pénétrer l'ambiance de la troupe, d'imaginer les difficultés matérielles à surmonter : choisir les pièces, les monter, les répétitions et enfin, les représenter sur la scène devant des spectateurs !

Au-delà de la narration des nombreux succès qui suivirent la reprise de *J'y suis, j'y reste,* la première pièce mise en scène par les fondateurs de la troupe, les comédiens présents samedi dernier nous offrirent deux moments de vie de la compagnie : d'abord la reconstitution d'une séance de choix d'acteurs, en adéquation avec les personnages de l'intrigue, une sorte de casting en direct… avec tous les sentiments de frustration ou de satisfaction qui peuvent en découler. Ensuite, nous eûmes droit à une répétition de scène, celle d'une retrouvaille qui devait se conclure par un baiser que la jeune première eut bien du mal à esquiver, à plusieurs reprises, et qui se solda par un échec aussi retentissant que l'abandon de la metteure en scène et son départ (heureusement factice) de cette troupe dont elle ne pouvait rien tirer. Les applaudissements nourris éclatèrent comme si on y était… au Théâtre !

Après ces deux intermèdes consacrés à l'essentiel, au jeu des comédiens, c'est toute l'activité attachée à la création des décors, des costumes, de la lumière, des accessoires qu'évoquèrent les témoins et les acteurs de cette belle aventure… qui continue.

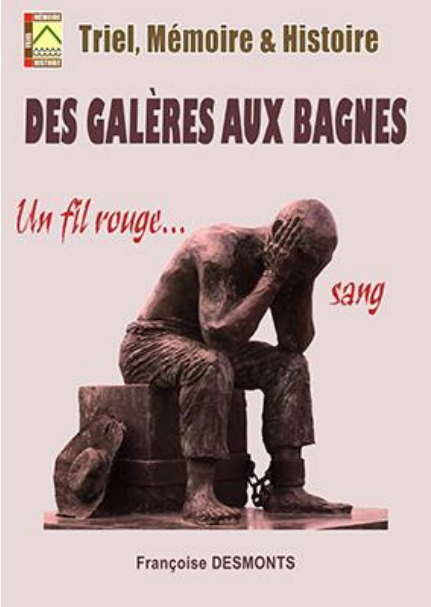
Les soixante-dix spectateurs présents ne virent pas le temps passer et remercièrent chaleureusement les comédiens pour ce moment de mémoire pendant lequel le souvenir de Philippe Prévost, membre fondateur, auteur, comédien, metteur en scène et président pendant près de vingt ans, semblait omniprésent. Le rideau rouge étant virtuellement tombé, il était temps de découvrir les 14 panneaux de l'exposition consacrés à ce demi-siècle de Scène passion, comme le dit joliment la communication institutionnelle des Comédiens. Une belle exposition restée ouverte jusqu'au mercredi 15 décembre 2021.

L'exposition.

Mais ce n'est pas tout : les Comédiens de la Tour nous préparent un évènement «Anniversaire » pour le printemps prochain. Alors, patience et à bientôt !

Jean-Pierre Houllemare

Des galères aux bagnes, un fil rouge… sang



Monographie disponible sur le site de TMH.

Le public attentif aux explications de Françoise Desmonts.

Ce samedi 19 mars 2022, le soleil printanier était très généreux et presque en accord avec la température qui pouvait régner, par les heures chaudes, sous les tropiques des bagnes ou dans la promiscuité des galères. Françoise Desmonts ne l'avait pas convié, mais il était là, dardant ses rayons et invitant à la promenade plutôt qu'à l'écoute de sombres histoires…

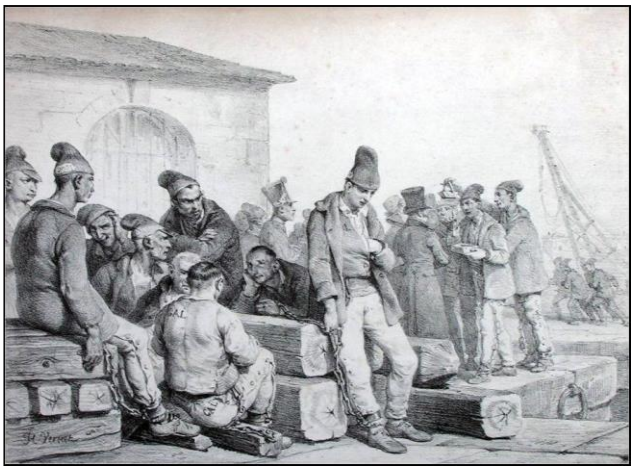
Une concurrence de taille que Françoise sut dominer, de toute la densité de son travail de recherches, tant historique que philosophique et morale.

En introduction, elle planta le décor avec le prétexte qu'avait été pour elle le travail de mémoire mené sur le cas d'un garçon qui avait mal tourné, un nommé Guy DAVIN, dont elle retrace le parcours dans le feuilleton de l'Affaire WALL, que les plus curieux pourront trouver sur le site Web de notre association, dans la rubrique des Faits Divers.

Ainsi, l'après-midi fut consacrée à la dissection quasi clinique de cette machine judiciaire qui broyait ceux qui avaient eu la faiblesse de se faire prendre et qui allaient purger, à tort ou à raison, une peine aussi injuste que cruelle. Enfants, femmes, civils, militaires, journalistes ou militants, tous, coupables ou victimes de leurs parents, de leurs conditions sociales, de leurs convictions politiques ou d'erreurs judiciaires pouvaient être amenés de 1851 à 1953 à connaître le régime inhumain de ce que la loi n'appelait pas le bagne, mais la peine de travaux forcés.

L'auditoire, attentif et souvent sidéré, découvrit l'univers carcéral d'un autre âge, pourtant très proche de nous et la monographie rédigée par la conférencière, enrichie de nombreuses illustrations, fut un complément bienvenu pour les auditeurs les plus intéressés. Le fascicule reste heureusement disponible sur LA BOUTIQUE DE TMH en ligne, pour les absents. Merci à Françoise et Jean-Claude DESMONTS, son assistant technique efficace, qui nous ont offert une belle conférence sur un thème aussi sombre que toujours actuel, dans notre monde imparfait.

Jean-Pierre HOULLEMARE

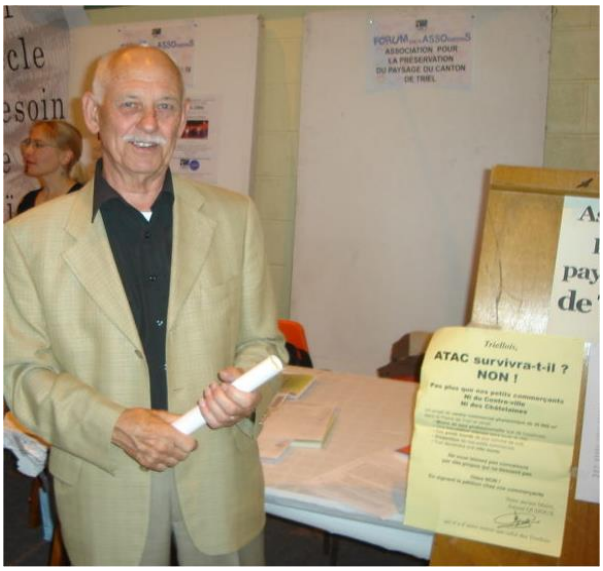


Les forçats dans un bagne portuaire.

Hommage

Amour Quijoux
Un maire entreprenant

Amour Quijoux était né le 2 mai 1930 à Cherbourg. Il est décédé le 24 août 2021 à Triel-sur-Seine. Une vie bien remplie.
Devenu maire en 1989 après une campagne serrée axée sur la fermeture de la décharge d'ordures ménagères, Amour Quijoux s'est révélé un homme de combat, prompt à l'affrontement quand il considérait sa position comme juste.
Installé à Triel en 1968 avec sa famille, cadre commercial dans une grande surface de vente de matériaux de construction, il avait un tempérament de vendeur et aussi le pragmatisme du bricoleur, de l'inventeur, de l'homme de l'art qui touchait à tout.
Toujours attentif à son épouse, qui tenait boutique rue Paul Doumer, dans la vente de laine, il était devenu, dans la décennie 1970, président de l'association de commerçants de la ville, qui comptait alors nombre de commerces de bouche réputés et quasiment tous les commerces de détail et les artisans dont pouvaient rêver les habitants. C'est dans ce contexte d'animation et de promotion de la ville que l'idée d'une grande « brocante » avait germé dans son esprit et que la Fête du Flan avait vu le jour, renouant sans le savoir vraiment avec la tradition ancienne de la Mère Tarte, grand gâteau offert par les commerçants de Pissefontaine, lors des festivités de la Saint-Marc, patron des carriers !
Fort de sa bonne connaissance du tissu local et animé par une réelle envie de promouvoir sa ville d'adoption, il partit en guerre contre les promoteurs, en voulant sauvegarder le Château des Ifs de Pissefontaine, malheureusement trop tard ! C'est aussi dans l'action que les Triellois le découvrirent, à la tête de la manifestation pour obtenir la fermeture de cette décharge qui empoisonnait la vie des gens. Fédérant les associations, dont Triel Air Sain, à la pointe de l'action…
Vainqueur en 1989, il entreprit tambour battant de mettre en chantier son programme, avec un projet phare : celui de la ZAC de restructuration du centre-ville. C'est à cette occasion qu'il décida, face aux oppositions, d'organiser la première consultation locale qui, en 1992, donna raison à ceux qui ne voulaient pas d'une modification radicale du quartier concerné. Qu'à cela ne tienne, la transformation de Triel se ferait autrement, par petites touches.
En même temps, de nombreux autres projets allaient mobiliser élus et personnel municipal : la construction d'un nouveau groupe scolaire, Jean de la Fontaine, dans les hauteurs de la ZAC des Châtelaines, puis la réalisation de l'Espace Rémi Barrat, par transformation et extension de l'ancienne gare de marchandises SNCF. L'Espace Senet était restauré, transformé, ouvert à la bibliothèque, à l'École de musique, aux associations avec le Club des anciens et les AVF, et enfin ouvert à la population pour les manifestations officielles dans la salle Guy de Maupassant.
Les sportifs aussi occupent le devant de la scène, avec la rénovation du COSEC, baptisé Complexe Maurice Solleret, et les nouveaux équipements dans l'Espace



M. Amour Quijoux au Forum des associations de Triel-sur-Seine.

Gaston de Chirac. Les boulistes aussi sont installés dans un lieu dédié, l'Espace Raymond Fradet. Quant aux astronomes de l'observatoire, ils trouvent dans leur nouveau maire le bâtisseur du Musée du Parc aux Etoiles.
Côté culture, l'ancienne grange de l'Hôtel de l'image, devenue gymnase et salle polyvalente, est définitivement dédiée au Théâtre qui reçoit le nom d'Octave Mirbeau et accueille les Comédiens de la Tour en résidence. Les Compagnons du Tour de Main quittent les sous-sols de l'école Charles Dupuis et intègrent la nouvelle salle Antoine Zarfdjian, chemin des Gouilllards. Un Espace Jeunes est créé, proche du théâtre, ainsi que le premier skate park. Et encore, le marché quitte la halle voisine de l'AREPA La Roseraie, trop excentrée et transformée en Salle d'exposition André Grelbin. Le marché s'installe près du supermarché et du parking Senet.
Les ateliers municipaux trouvent leur nouvel emplacement dans les anciens locaux Cauchois et le CCAS s'installe dans les anciens bureaux Grelbex. Et pendant ce temps, la ville bouge. Une première OPAH est lancée. Mise aux normes et ravalements améliorent le cadre de vie. Plusieurs opérations immobilières transforment l'image de la commune sur les berges de Seine et accueillent de nouveaux Triellois, ravis de leur agréable résidence. Dans le centre, plusieurs constructions nouvelles suppriment les vestiges du passé et apportent une nouvelle clientèle. Enfin « le grand projet » de supermarché ATAC verra le jour au terme d'un second mandat riche en idées nouvelles.
Soucieux de valoriser les citoyens investis dans la commune, Amour Quijoux et son équipe créent une distinction nouvelle, le Triel d'or, qui récompense les mérites exceptionnels. Les personnalités disparues sont honorées en donnant leur nom aux différents nouveaux équipements.
Pendant ces douze années, M. Amour Quijoux aura été sur tous les fronts pour défendre les intérêts des Triellois et pour faire évoluer sa ville, avec une volonté sans faille, un charisme affirmé et une efficacité reconnue par tous. Merci à vous, Monsieur le Maire. Vous restez dans nos cœurs.

Jean-Pierre Houllemare,
Maire honoraire

Une centenaire à Triel

Hommage à Mademoiselle BRÉANT

Denise Bréant est née le 14 juin 1922 à Pissefontaine. Elle sera l'aînée d'une famille de quatre enfants, Maurice naît en 1928, Robert en 1931 et Jeannine en 1937 ; leur père est carrier à la carrière Saint Nicaise, puis magasinier dans une entreprise de Conflans. La maman est, comme de nombreuses femmes de l'époque, mère au foyer. La famille quitte Triel pour Menucourt, village du Vexin qui marquera affectivement la famille.

Lorsque la guerre est déclarée Denise à tout juste dix-sept ans et le Bac en poche, tout récemment obtenu. Apprenant par une camarade de classe qu'on recherche des institutrices intérimaires, elle se porte volontaire et est nommée le 8 novembre 1939, à Omerville. Elle doit prendre ses fonctions le lundi 10 au matin. Mais où diable se trouve ce village ? L'almanach des Postes lui donne la réponse et la voilà partie en compagnie de sa mère dans le taxi de M. Marié. Elles découvrent la petite mairie, l'école et son modeste logement, froid et humide. Il n'est pas occupé depuis plusieurs mois. Heureusement une famille de villageois propose de lui offrir le couvert, chaque jour, ce qui soulage la jeune fille. Denise se retrouve, devant des enfants de cinq à quatorze ans, pour les instruire (sans aucune formation).

En juin 1940 elle fait face à des soldats allemands dans sa classe, sa famille d'accueil la faisant passer pour leur propre fille. Pendant la nuit l'ennemi saccage la classe. Le lendemain elle récupère ce qui peut l'être pour reprendre les cours. Elle sera félicitée pour son courage par l'inspecteur de l'enseignement primaire.

Quand elle le peut, en fin de semaine, elle rentre avec le tacot dans sa famille le samedi soir ; le repos est de courte durée : il faut repartir le dimanche à onze heures, pour arriver à quatorze heures, après une heure de marche pour corriger les cahiers et préparer le travail de la semaine.

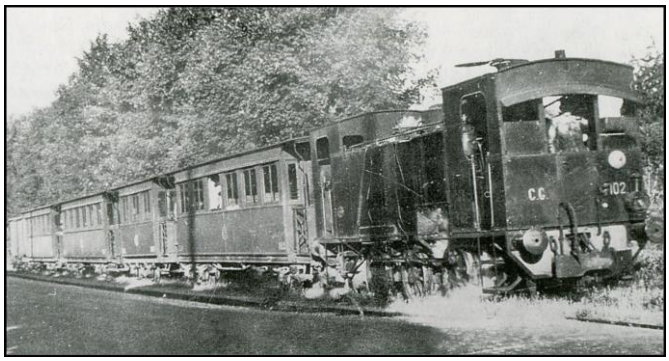
Pour le Certificat d'Études Primaires elle devait accompagner les élèves à Magny en Vexin, sept kilomètres à pied. Le matin devant l'état des routes encombrées par la population qui fuit en exode, elle renonce au déplacement ! Heureusement, les épreuves sont reportées…

Mademoiselle Denise Bréant.

Cette première expérience ne rebute en rien notre jeune institutrice. À Menucourt, pendant l'été, elle aide le Maire, Louis Bourgeois, pour répondre à la demande des envahisseurs : répertorier les armes détenues par les habitants. Puis il lui faut, en compagnie des enfants ramasser les doryphores pour les brûler, être caissière à la boucherie.

Nommée à Menucourt, les difficultés sont moins grandes ; mais elle doit faire ses preuves : elle sort du rang, sa famille habite là, on la connaît, elle est appelée par son prénom !!

Elle part ensuite à l'Institut de Formation pédagogique de Saint Germain-en-Laye ; parcours quasi sportif ! Faire Menucourt-Vaux à pied, puis prendre le train pour Paris et revenir vers Saint-Germain-en-Laye.



Le Tacot.

À partir de février 1942, Denise suit un stage de formation avec une classe de CM2, puis de CE2. Examen passé avec succès. Ensuite, vient la formation pratique : couture, cuisine, repassage... à Vitry. Là aussi le parcours est difficile. Enfin c'est le CREPS et sa formation sportive… De faible constitution, Denise est dans le groupe *à ménager*.

De retour à Menucourt à l'été 43, elle prend un nouveau poste à la rentrée, aux Mureaux, à l'école élémentaire Paul Bert, elle y restera vingt ans. La première année, pour protéger les enfants, les cours avaient lieu chez des particuliers, M. et Mme Chudent, crémiers, pour sa classe. Livres et cahiers prennent place dans l'évier (sans eau). Lors des alertes, les élèves descendent dans la cave parmi les réserves du crémier : récitations, chants, calcul mental occupent ce petit monde.

En mai 1944, Denise atteinte de pleurésie se voit arrêtée par le médecin. C'est une grosse déception. Elle reprend à la rentrée, le 1er novembre. La salle de classe est *fraîche*, les vitres ont été brisées lors de bombardements et rebouchées par des planches de bois disjointes qui laissent passer la neige. Bientôt il faut se serrer, la maîtresse du CE2 vient partager la salle. Réorganisation des emplois du temps... La nouvelle maîtresse habite le même palier, c'est l'occasion de solidarité.

Alors que Denise est rentrée à Menucourt, le 27 août 44 le village est bombardé, les frères et sœurs sont avec leur père dans la cave, les appentis où elle voulait se réfugier sont démolis... Quelle chance d'avoir obéi !

La vie continue, le matin du 7 mai 1945, c'est l'effervescence : on annonce la fin de la guerre ; la paix est signée le 8 mai 1945. Les cours ont lieu, les enfants dessinent une frise de drapeaux tricolores sur les cahiers. Fanfare, chants, discours ... Il fait chaud, c'est la joie à partager, elle retrouve à Paris son oncle et sa tante ; dans le métro, c'est la fête, on se prend par le bras sans se connaître ; Denise sort de la station Châtelet et remonte la rue de Rivoli, la joie éclate partout. Elle va avec sa famille fêter l'évènement, chez le frère de son oncle. C'est l'occasion d'une première coupe de Champagne !

À la rentrée 1945 il faut pousser les murs de l'école, un grand nombre de familles est arrivé pour que les pères prennent possession des emplois chez Renault, à Flins, alors petit village. Aux Mureaux des immeubles sont construits à la hâte, mais il n'y a pas d'établissements scolaires prévus. Il faut accueillir tous les élèves, il y a cinquante-six élèves et quarante places, les plus menus se serreront. Des travaux sont entrepris. Les accidents ne manquent pas, une pointe ici, une barre de fer là, les cours de secourisme sont mis en application.

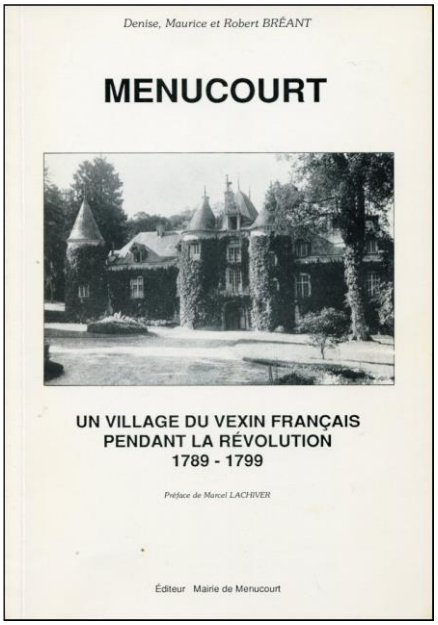
Ce parcours semé d'embûches n'a fait que conforter notre institutrice, de la bonne voie choisie. Son amour de la langue française et de l'histoire lui font rédiger avec ses frères, Maurice et Robert, trois livres sur leur village : *Menucourt, un village du Vexin sous la Révolution, 1789-1799* et puis *Menucourt , un siècle de la vie du village* et enfin *Menucourt, un village du Vexin français*, *pendant la seconde guerre mondiale.*

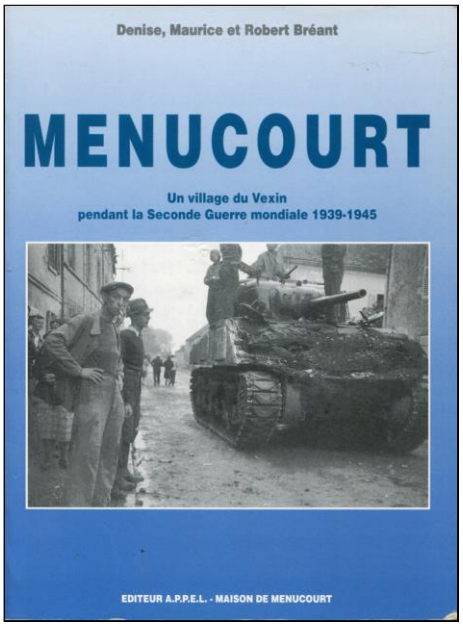
Mademoiselle Bréant a de plus aidé de nombreuses personnes, jeunes ou moins jeunes, françaises ou étrangères, à maîtriser notre langue, jusqu'à un âge avancé.

Votre personne impose le respect, c'est peut-être ce qui fait que vous êtes connue sous le vocable de « Mademoiselle Bréant ». Alors ne manquons pas notre évocation à l'occasion de vos cent ans. Et bon anniversaire, Mademoiselle Bréant et nos très respectueuses salutations.

PS : Mal récompensée de sa participation à l'instruction des enfants d'Omerville en 1939/1940, Mademoiselle Bréant s'est vue refuser la prise en compte de cette année de travail, pour sa retraite, au prétexte qu'elle n'avait pas, alors, 18 ans !

Danièle Houllemare





Visite de la maison d'Émile Zola et du musée Dreyfus

Ce vendredi 20 mai, un grand nombre d'adhérents de notre association se retrouvait à la porte de la Maison Zola-Musée Dreyfus, à Médan, sous la pluie. Cela ne devait pas entamer la bonne humeur des participants, heureux de se retrouver, enfin, pour une visite.
Nous avons d'abord eu droit à la découverte de la maison. Présentation particulière, parce que réalisée par Martine Leblond-Zola, arrière-petite-fille de l'écrivain. Autant dire que nous bénéficions alors, non pas de la visite d'un musée, mais d'une maison familiale riche de souvenirs.

Chaque pièce est restituée de la manière la plus fidèle à l'état d'origine. Mobilier, tapisseries, tentures, tableaux, retracent l'ambiance du XIXème siècle.
La cuisine sise à côté de la salle à manger, permet à Madame Zola de s'occuper facilement de ses hôtes. La salle de billard nous rappelle l'habitude de ces messieurs, à se retrouver entre eux pour discuter, jouer et fumer.
Puis nous pénétrons dans le vaste bureau, ouvert sur une large baie vitrée, donnant sur le jardin, descendant vers la voie ferrée qui transportait les voyageurs venus de Paris. Nous pouvons facilement imaginer Zola à sa grande table de travail. En redescendant, nous pénétrons dans la lingerie, avec sa large table à repasser, et ses immenses placards pour ranger le linge de la maisonnée. Un buste de Jeanne Rozerot souligne son importance dans la famille.
Après cette visite, Philippe Oriol, directeur du musée Dreyfus nous entraîne dans la relation de ce que fut l'Affaire Dreyfus, véritable combat de Zola pour la justice et la liberté qui s'exprime au travers de sa lettre *J'accuse*.
Chaque explication donnée lors de notre cheminement à l'intérieur du musée, soulignait la passion qu'animait notre conférencier. Original, ce musée utilise tous les moyens de communication pour faire connaître l'environnement politique et sociétal de ce que fut le monde à la fin du XIXème siècle.
Au terme de la visite, nous étions nombreux, à souhaiter prolonger cette rencontre... Cela put se faire lors du déjeuner au restaurant Sol y Luna, de Verneuil-sur-Seine, où nous allions retrouver nos deux conférenciers, de grande qualité, empreints d'une véritable simplicité, agréable à percevoir.
Encore merci à tous les deux pour cette visite d'une profonde densité, que beaucoup souhaitaient compléter par une nouvelle visite, individuelle et au rythme de chacun, afin de ne rien manquer de la richesse exceptionnelle de ce lieu de mémoire.

Danièle Houllemare

Participation TMH aux activités locales

Cette année, à l'UNIPOP de Poissy, la contribution de Françoise Desmonts a été sa conférence *Des galères aux bagnes, un fil rouge... sang* et la fin du cycle *Étymologie des mots français venant du grec ancien* (en tout il y eut 4 séances). Françoise Camut a présenté sa conférence *Zola, le roman d'une vie* qu'elle nous proposera, salle Grelbin à Triel le 22 octobre prochain. Les 21 et 22 mai 2022, TMH a participé aux *Journées du Sport, de la Santé et du Bien-être* avec une randonnée jalonnée par quelques-uns des panneaux du Parcours Historique Triellois (voir photos page 2).

Au Salon du livre et de la BD, de g. à d. : Marie-Claude Savoye, Lucette Delcayre, Danièle Houllemare, Jean-Claude Desmonts et Florence Paillet.

Salon du livre et de la BD de Triel

Pour cette 2ème édition du Salon des livres, des auteurs avaient envahi l'Espace Rémi Barrat samedi 14 mai, une occasion de dédicacer leurs BD, romans, livres pour la jeunesse , etc. Organisée par les responsables de la bibliothèque municipale et la mairie cette manifestation a remporté un franc succès dans une ambiance à la fois sérieuse et festive. Sans discontinuer enfants et adultes Triellois, avides de nouveautés et d'événements culturels ouverts à tous, se sont entretenus avec les auteurs présents et ont souvent obtenu des dessins et des dédicaces personnalisés qu'ils rangeront parmi leurs souvenirs les plus précieux. Au milieu de ce beau monde d'écrivains et de graphistes, TMH était présent avec ses monographies d'Histoire locale, ses livres, ses Cahiers et l'accueil chaleureux d'une équipe souriante comme on peut le voir sur la photo ci-dessus.
Intéresser les Triellois à l'Histoire de leur ville et offrir aux visiteurs le vaste éventail des sujets traités depuis sa création auxquels s'ajoutent les nombreux projets à venir. Une journée apparemment satisfaisante puisque la trésorière affichait un sourire radieux en fin de journée.

Les Journées du Patrimoine 2021

À l'Hautil : visiteurs à Chantemoulin et à Rati Riti Ralla.

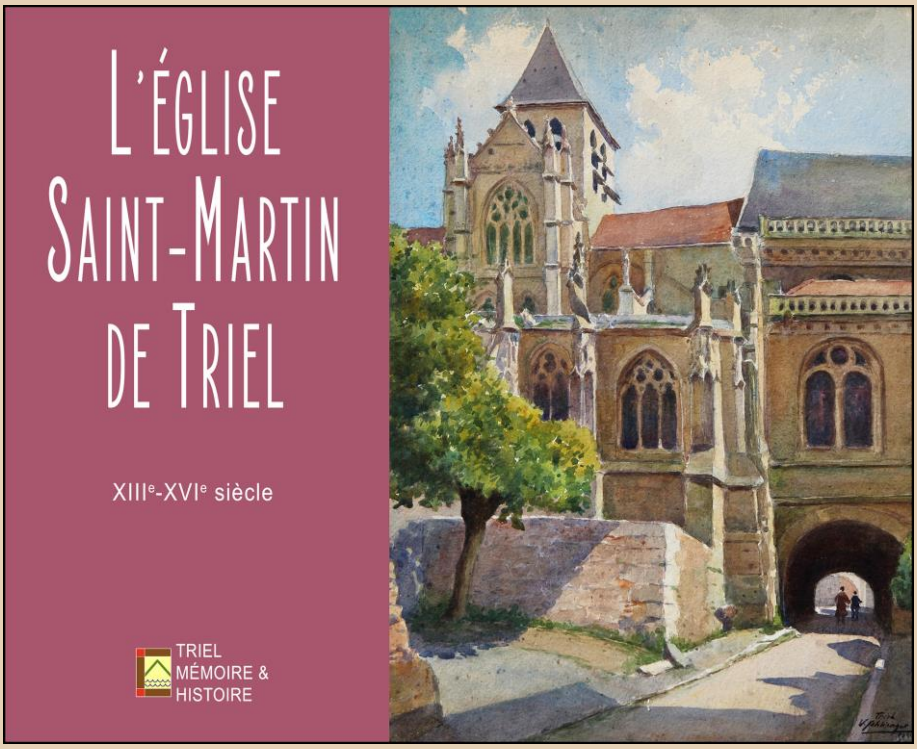
La vocation de TMH étant la promotion de l'Histoire de Triel, c'est avec enthousiasme que cette année les membres de l'association ont organisé le samedi 18 septembre une visite du quartier de Pissefontaine en partenariat avec l'association Préservons Pissefontaine.
De leur côté les jeunes du CMJ avaient proposé en centre-ville un géocaching en créant un parcours de cinq caches pour faire découvrir l'histoire de la ville lors d'une balade riche en péripéties.
Le dimanche, à l'Hautil avec BVH (Bien Vivre à l'Hautil) ont été proposés deux itinéraires pour (re)découvrir entre autre l'école (construite en 1875) et la Chapelle (construite en 1950) que Mme Urban de la communauté Polonaise nous a permis de visiter, le site authentique de la maison Chantemoulin de M. et Mme Vincent Casalis (où jadis fonctionnaient des moulins à vent jusqu'au XIXème siècle) et un proche voisin le magnifique parc du Centre Culturel Finlandais Rati Riti Ralla où la propriétaire Mme Katriina Dubray nous a gentiment accueillis.

C. B.

À Pissefontaine : après une visite du quartier, la découverte de la maison du peintre triellois Victor Schlienger a révélé ses secrets en prévision de l'exposition que TMH et ses petits-enfants prévoient d'organiser en novembre 2022.

(RE)DECOUVRIR L'EGLISE SAINT-MARTIN DE TRIEL

Quand on entre dans l'église de Triel pour la première fois, on est tout d'abord frappé par la hauteur des voûtes, soutenues au niveau du chœur par d'audacieuses colonnes en faisceau que les siècles semblent avoir courbé. Passant derrière ***l'ancien chœur médiéval****, nous abordons une tout autre atmosphère avec le chœur Renaissance où règne une étonnante sobriété des lignes et un certain ordre géométrique qui s'opposent à l'empirisme de la partie moyenâgeuse.*
Par son hétérogénéité, son originalité, mais aussi pour ses ***remarquables vitraux****, dont bon nombre ont été dessinés et façonnés par des artistes verriers* ***du XVIe siècle****, l'église de Triel est* ***certainement l'une des plus curieuses, des plus originales et des plus attachantes d'Île-de-France****. Pourtant, cette honorable dame qui veille depuis huit cents ans sur le village, faute de moyens pour l'entretenir, a bien failli être abandonnée à la pioche des démolisseurs au XIXe siècle.*
*Cet ouvrage****, le premier du genre sur l'église de Triel****, s'adresse à tous et a pour vocation première de mieux faire connaître cet édifice religieux, dont l'influence s'étendit jadis jusqu'aux villages voisins de Chanteloup-les-Vignes et Carrières. Les aspects historiques et architecturaux y sont abordés de manière pédagogique,* ***les vitraux y sont minutieusement décrits,*** *dévoilant leur symbolique et leurs codes. Mais d'autres sujets sont également abordés, comme les peintures et les statues, qui bien souvent échappent à l'attention du visiteur de passage, sans parler de* ***ces fonts baptismaux sculptés au XVIIIe siècle****, ou de ce remarquable lutrin forgé au XVIIe qui se dresse au milieu du chœur Renaissance.*
Le lecteur découvrira également des aspects moins connus de l'édifice, ***comme la crypte aux remarquables clefs de voûte*** *et aux énigmatiques graffitis gravés dans le plâtre de ses murs par quelques marguilliers désireux de passer à la postérité, ou encore les cloches, qui résonnaient autrefois aussi bien pour le profane que pour le religieux et selon des règles bien précises : simple tintement ou à la volée.*
Ce livre, au texte riche de nombreuses explications, descriptions et anecdotes et à ***l'iconographie originale*** *et soignée, nous révèle toute la beauté de cette église, que nous pensions pourtant bien connaître.*



Présentation du livre *L'église Saint-Martin de Triel*
Samedi 10 septembre de 16 h à 19 h salle Grelbin

TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE
Association historique de Triel-sur-Seine,
régie par la loi de 1901 est déclarée au J. O. du 17 juillet 2008 sous le n° 1701.
Affiliée à la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines
Histoire des Yvelines
Site Internet : http://trielmemoirehistoire.fr
Adresse : 26, rue des Créneaux, 78510 Triel-sur-Seine.

Septembre 2022 **Prix : 2 €**